



Saison 2007-2008

Théâtre de l'Odéon / Ateliers Berthier

Direction Olivier Py

20 > 30 sept. 07 Théâtre de l'Odéon / 6^e

Illusions comiques

texte et mise en scène OLIVIER PY

27 sept. > 10 nov. 07 Ateliers Berthier / 17^e

Homme sans but création

d'ARNE LYGRE
mise en scène CLAUDE RÉGY

9 > 27 oct. 07 Théâtre de l'Odéon / 6^e

Le Bourgeois, la Mort et le Comédien

(Les Précieuses ridicules,
Tartuffe, Le Malade imaginaire)
de MOLIÈRE / mise en scène ÉRIC LOUIS
La Nuit surprise par le Jour

7 > 11 nov. 07 Théâtre de l'Odéon / 6^e

Moby Dick création / en italien surtitré

d'après HERMAN MELVILLE
mise en scène ANTONIO LATELLA

14 > 18 nov. 07 Théâtre de l'Odéon / 6^e

La Cena de le ceneri en italien surtitré

(Le Banquet des cendres)
d'après GIORDANO BRUNO
mise en scène ANTONIO LATELLA

27 nov. > 4 déc. 07 Théâtre de l'Odéon / 6^e

Maeterlinck en français, allemand, néerlandais surtitrés

d'après MAURICE MAETERLINCK
mise en scène CHRISTOPH MARTHALER

8 > 16 déc. 07 Théâtre de l'Odéon / 6^e

Krum en polonais surtitré

d'HANOKH LEVIN
mise en scène KRZYSZTOF WARLIKOWSKI

10 janv. > 23 fév. 08 Ateliers Berthier / 17^e

La Petite Catherine de Heilbronn création

d'HEINRICH VON KLEIST
mise en scène ANDRÉ ENGEL

24 janv. > 29 mars 08 Théâtre de l'Odéon / 6^e

L'École des femmes création

de MOLIÈRE
mise en scène JEAN-PIERRE VINCENT

8 > 22 mars 08 Ateliers Berthier / 17^e

Pinocchio création / spectacle pour enfants

d'après CARLO COLLODI
texte et mise en scène JOËL POMMERAT

27 mars > 18 avril 08 Ateliers Berthier / 17^e

Tournant autour de Galilée création

spectacle de JEAN-FRANÇOIS PEYRET

22 > 31 mai 08 Ateliers Berthier / 17^e

Ivanov en hongrois surtitré

d'ANTON TCHEKHOV
mise en scène TAMÁS ASCHER

15 mai > 21 juin 08 Théâtre de l'Odéon / 6^e

L'Orestie création

d'ESCHYLE / mise en scène OLIVIER PY

La Petite Catherine de Heilbronn © Richard Schroeder / L'École des femmes © Nacho Makaroff / Pinocchio © Florenzo Faurez, Salani (Florence, 1946) / Licences d'entrepreneur de spectacles 1007518 et 1007519



La Petite Catherine de Heilbronn



La Petite Catherine de Heilbronn

création

d'HEINRICH VON KLEIST
mise en scène ANDRÉ ENGEL

texte français Pierre Deshusses

avec

Bérangère Bonvoisin Rosalie
Evelyne Didi Brigitte
Jean-Claude Jay l'Empereur ; Comte Otto
Jérôme Kircher Frédéric, Comte Wetter von Strahl
Gilles Kneusé Fribourg
Arnaud Lechien Georges von Waldstätten
Anna Mougialis Cunégonde, Baronne von Thurneck
Tom Novembre Gottschalk
Julie-Marie Parmentier Catherine Friedeborn
Fred Ulysse Théobald Friedeborn

version scénique André Engel et Dominique Muller
dramaturgie Dominique Muller
scénographie Nicky Rieti

lumières André Diot
costumes Chantal de la Coste-Messelière

bande son et musique Pipo Gomes

maquillages et coiffures Paillette

réalisation des costumes Les ADC et David Foussier

réalisation des décors Atelier Devineau

assistante à la mise en scène Céline Gaudier

et l'équipe technique de l'Odéon-Théâtre de l'Europe

production Odéon-Théâtre de l'Europe, Le Vengeur Masqué

Représentations : Odéon-Théâtre de l'Europe, aux Ateliers Berthier
du jeudi 10 janvier au samedi 23 février 2008 à 20h,
le dimanche à 15h, relâche le lundi

Durée du spectacle : 2h15 (sans entracte)

Présent composé

Atelier de la pensée

Vivre sans absolu ?

Samedi 9 février à 15h / Théâtre de l'Odéon – Grande salle

Rencontre animée par Laure Adler avec Marcel Gauchet, André Engel... (en cours)

À l'occasion du spectacle *La Petite Catherine de Heilbronn*

Depuis Homère, et donc depuis les débuts de la tradition littéraire occidentale, la vie humaine se juge et s'oriente d'après des valeurs clairement énonçables. Que ces valeurs soient celles du guerrier préférant une existence brève mais glorieuse ou celles du voyageur renonçant à l'immortalité pourvu qu'il puisse rentrer chez lui, elles impliquaient un choix net : Achille et Ulysse se déterminaient au sein d'un monde où les dieux avaient leur place. Mais depuis que le monde s'est désenchanté, laissant les mortels à leur interrogation, ce qu'on pourrait appeler la question biographique ne cesse de se poser à nouveau : sur cette plage de l'existence d'où l'absolu paraît s'être retiré, comment dessiner la courbe cohérente et pleine d'une vie humaine digne de ce nom ?

Entrée libre sur réservation : present.compose@theatre-odeon.fr / 01 44 85 40 44

Rencontre

Au bord du plateau Ateliers Berthier

Mercredi 20 février en présence de l'équipe artistique,
à l'issue de la représentation.

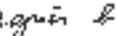
Entrée libre. Renseignements 01 44 85 40 90 ou servicercp@theatre-odeon.fr

À la librairie du Théâtre : vous trouverez, d'Heinrich von Kleist : *La Petite Catherine de Heilbronn* et *Théâtre complet* (Actes Sud, coll. Babel) ; *Œuvres complètes* (5 vol., Gallimard, coll. Le Promeneur) ; *Penthésilée*, version de Julien Gracq (José Corti) ; *Le Duel* (Mercure de France) ; *La Marquise d'O...* (Phébus) ; ainsi que *Kleist*, biographie de Joël Schmitt (Julliard).

Au bar des Ateliers Berthier : à partir de 18h30 et après le spectacle, Trendy's vous propose une restauration légère.

 Des casques amplificateurs destinés aux malentendants sont à votre disposition.
Renseignez-vous auprès du personnel d'accueil.

L'espace d'accueil est fleuri par 

Le personnel d'accueil est habillé par 

L'épreuve du feu, l'expérience du rêve

La Petite Catherine, pièce rare et rarement montée, semblait attendre André Engel et les interprètes à qui il a souhaité la confier. Elle expose sous une forme particulièrement frappante l'une des questions qui hantent le travail du metteur en scène depuis des années. D'ailleurs,

**... pour loi première,
le conflit.**

les fidèles de l'Odéon le savent bien. À l'automne 2003, aux Ateliers Berthier, Engel créait avec *Le Jugement dernier*, de Horváth, un spectacle mémorable dont Jérôme Kircher et Julie-Marie Parmentier tenaient déjà les premiers rôles : celui d'un chef de gare et d'une toute jeune fille dont le couple tragique, à mesure qu'il se formait comme par accident, révélait en filigrane les figures fatales d'Adam et Eve. En leur faisant appel à nouveau, Engel fait plus que mettre à profit leur mémoire (et la nôtre) d'un poème si proche à certains égards de celui de Kleist ; de façon plus générale, il indique qu'il revient, pour l'approfondir encore avec eux, à ce thème de prédilection qu'est pour lui la constitution du couple – ou plutôt la soif d'absolu qui anime plus ou moins secrètement les formes les plus pures

du face-à-face amoureux (cette quête où le féminin et le masculin s'accomplissent en se rêvant et en se nourrissant l'un l'autre, au risque de la folie). À cet égard, *Le Jugement dernier* n'était lui-même qu'une étape d'une recherche théâtrale à laquelle Jérôme Kircher et Julie-Marie Parmentier, ainsi que plusieurs des comédiens qui les entourent, sont depuis longtemps associés – lui fut prince dans *Léonce et Léna*, comme elle fut princesse dans *Le Roi Lear*. Leurs retrouvailles sous les auspices de Kleist offrent donc comme la figure nouvelle d'un même rêve : du jugement dernier à l'épreuve du feu, il n'y aura eu en somme qu'un pas.

«L'épreuve du feu» : pourquoi Heinrich von Kleist a-t-il donné à sa pièce ce sous-titre un peu énigmatique ? Pourquoi apparaît-il, en tant de points de son œuvre, obsédé par le jugement de Dieu ? Sans doute parce que l'ordalie est le signe visible de l'intervention de l'absolu dans les affaires d'ici-bas – une folie, mais aussi un transcendant trait de foudre qui déchire souverainement la finitude d'un monde d'où le divin paraît absent. Un monde qui, selon Kleist, a pour loi première le conflit : dans la

plupart de ses nouvelles et de ses drames, la guerre fait partie du cours naturel des choses, et la justice des hommes, au même titre que leurs autres désirs, se fraie passionnément un chemin dans le sang. C'est au sein de ce monde convulsé que l'épreuve du feu intervient, révélant une vérité impensable mais dont le réel, dans sa banalité et sa brutalité quotidiennes, devra pourtant s'accommoder.

La Petite Catherine s'ouvre sur une scène de tribunal secret, devant lequel Kätkchen se croira un instant transportée comme au jour du Jugement

Dernier. Mais cette ouverture est un peu un piège. La sainte Vehme, malgré son nom et sa solennité, n'a rien de sublime ni de mystique, au contraire : les juges qui la composent, quand ils cherchent à comprendre l'incroyable récit de Théobald, le père de la jeune héroïne, tentent de s'appuyer sur des indices rationnels ou naturels, sur des données ou des coordonnées de notre monde. Après tout, si Kätkchen suit le Comte von Strahl où qu'il aille, il faut bien qu'il l'ait séduite, et que cette séduction «se produise», comme le remarque l'un des juges, «en un lieu et à un moment donnés». Mais





qu'est-ce qu'un lieu, justement, qu'est-ce qu'un moment en une telle affaire ? Qui donc pourrait proclamer, en toute certitude, en quel point notre monde commence à être comme

... flotter entre le monde et son fantôme.

soulevé au-delà de lui-même ?

(De même qu'Engel a eu l'intuition de ne pas donner de corps visible aux juges de la Sainte Vehme et de faire résonner leurs voix dans le dos des spectateurs, ce qui revêt ce tribunal des prestiges de la fantasmagorie, Nicky Rieti, son scénographe attitré, a situé le jugement et ses suites dans un décor qui paraît flotter entre le monde et son fantôme, réalisant ainsi le tour de force de suggérer à la fois un jeu de construction quasiment brechtien et l'atmosphère

naïve des légendes : ces ruines qui se dessinent dans les brumes sont comme les pièces éparpillées d'un puzzle fait non seulement d'éclats d'espace, mais aussi d'un passé et d'un avenir qui tenteraient tant bien que mal de s'unifier ; ces lambeaux gothiques font songer aux rouages d'un cadenas dont les fragments, tantôt église tantôt place forte, chercheraient à recomposer la bonne combinaison, celle qui réconcilierait le temporel et le spirituel, pareils à l'endroit et l'envers d'un même splendide tissu du monde).

Selon le vieux Théobald, Catherine a disparu en rompant toutes attaches terrestres, «le devoir, l'habitude et la nature», pour marcher dans les pas d'un homme qu'elle n'avait jamais vu ici-bas. Pour suivre le Comte Wetter

von Strahl, elle est allée jusqu'à se rompre les deux jambes «au-dessus de ses genoux d'ivoire» en se jetant par la fenêtre. Pascal dit quelque part dans ses *Pensées* qu'il ne croit qu'aux témoins qui se feraient égorer. Mais de quoi Kätkchen porte-t-elle témoignage ? Pourquoi s'est-elle prosternée devant le Comte, pourquoi s'est-elle défenestrée, pourquoi est-elle partie sur les routes ? Il ne semble pas qu'elle le sache, à moins qu'elle ne puisse ou ne veuille l'énoncer (ces nuances sont souvent difficiles à définir dans le cas de Catherine, car son caractère est d'une telle pureté qu'elle paraît réellement ignorer ce qu'elle ne devrait pas dire). Théobald, qui l'a vue poser son premier regard sur Strahl et tomber aussitôt face contre terre «à ses pieds, comme si un éclair l'avait foudroyée», n'a donc pas tort de soupçonner l'intervention

d'une puissance surnaturelle. Simplement, il se trompe en lui supposant une nature démoniaque. Comment faire, cependant, pour distinguer entre les effets d'un maléfice et ceux de la grâce ?

... à la façon de la fleur mystique.

Kleist suggère une première réponse à même son écriture. Avant la comparution de Catherine, les débats sont conduits en prose ; dès l'entrée de l'héroïne, l'interrogatoire se déroule en vers. Telle est Catherine. À tous les «pourquoi» de son père, elle répond à la façon de la fleur mystique d'Angelus Silesius : «La rose est sans pourquoi, / Fleurit parce qu'elle fleurit, / Ne se soucie pas de soi, / Ne se demande pas si on la voit». La fraîcheur jaillissante de sa sainteté (*Heilbronn*, en allemand, signifie à peu près «source de salut») est comme l'irruption ici-bas d'un





autre monde qui aurait l'innocence énigmatique et transparente des songes, et où le langage même, à son tour transfiguré, s'élève à une nouvelle puissance. Mais elle-même ne le sait pas.

Un hypnotiseur captivé par sa patiente...

Autour d'elle, cependant, à plus d'une reprise, un trouble étrange s'empare des esprits. C'est tout particulièrement Wetter von Strahl, le seigneur au nom divisé (Wetter, en allemand, désigne le temps qu'il fait, et Strahl, le rayon ou le trait de lumière ; *Wetterstrahl*, terme composé cher à l'auteur de *La Petite Catherine*, désigne la foudre) qui semble frappé d'une distraction, d'une amnésie inexplicables. Pendant qu'il questionne Catherine, il paraît parfois oublier le but de son enquête ; pareil

à un hypnotiseur captivé par sa patiente, il est comme fasciné à son insu par une vérité qu'il entrevoit et qu'elle seule pourrait lui restituer. Il faudra un second interrogatoire plus mystérieux encore que le premier pour que Strahl obtienne la révélation qu'il pressent. Au cours de ce dialogue sans témoins, Kätchen ne se découvre enfin, et ne confirme au Comte ses certitudes intimes, que parce qu'elle est endormie – comme si elle ne pouvait se déclarer pleinement qu'en étant absente à elle-même. Et pourtant, elle est alors en présence de son bien-aimé, elle lui parle face à face. Strahl se découvre ainsi dédoublé à *son insu* («Dieux, assistez-moi : je suis double !», s'écrie-t-il à la fin de la scène), c'est-à-dire à la fois dans notre monde dit «réel» où les spectateurs peuvent le voir auprès



de Catherine assoupie, et en train de jouer son propre rôle dans le paysage intérieur d'un rêve où seule sa bien-aimée peut le contempler. Comme le Prince de Hombourg, Strahl est habité par un songe dont il ne détient pas la clef ; comme Catherine, il est porteur d'un secret. Tombé en syncope pendant la nuit de la Saint-Sylvestre, alors qu'on le croyait mort, il est allé visiter sous la conduite d'un ange l'épouse qui depuis toujours lui est destinée. Était-ce un rêve ? Était-il déjà «double», clivé entre un corps défunt et un esprit vivant dans le songe de sa promise ? Qui le dira ? En tout cas, le secret partagé entre Strahl et Catherine est un seul et le même : quelque part aux confins du temps ordinaire, ils se sont déjà rencontrés. Dès lors qu'ils le découvriront, c'est à partir de cette

rencontre, miraculeuse et infaillible pierre de touche, que devra bon gré mal gré se définir ce qu'on appelle la réalité. Mais auparavant, comme ce même «rêve» a révélé à Strahl que sa fiancée serait fille de l'Empereur (sans qu'il puisse voir son visage, alors que Catherine, elle, a vu le sien), une autre femme, la séduisante et venimeuse Cunégonde, profitera de cette lacune pour usurper quelque temps dans le puzzle de Kleist la place de Kätchen. Car on peut toujours fabriquer de toutes pièces, à partir d'éléments déjà présents ici-bas, un pseudo-idéal capable de répondre à toutes les questions et de satisfaire à toutes les aspirations (sauf une : l'essentielle), de façon à conforter le monde dans son

Aux confins du temps ordinaire...



fonctionnement possible et bien connu. Les événements donnent cependant à Catherine l'occasion de suivre Strahl d'épreuve en épreuve, «à travers le feu et l'eau», jusqu'à provoquer la révélation du secret. Dès lors, il ne reste plus qu'à s'ouvrir à l'avènement de l'impossible – et à établir que conformément à la révélation onirique, la petite Catherine est de sang impérial. Comment donc pourrait-elle s'avérer ne pas être la fille du modeste Théobald ? Peu importe. En vertu du rêve et de son

S'ouvrir à l'avènement de l'impossible...

décret absolu, il faut que cela soit. Armé de cette certitude, Strahl peut dès lors descendre dans la lice pour établir l'identité

de sa bien-aimée. Car même si la vérité paraît inconcevable, le jugement de Dieu ne peut faillir.

Chacun des deux amants découvre donc à l'autre la nature de son identité la plus profonde. Catherine permet à Strahl de reconnaître le visage de son amour ; Strahl donne à Catherine de connaître le secret de sa naissance. Vocation et origine se dévoilent mutuellement. Et ce qui scelle et garantit la vérité de cette révélation réciproque est une rencontre hors du temps, de l'espace et de la conscience. Pour Kleist, le réel de l'amour n'est pas de ce monde : il y fait irruption, il y surgit du fond d'un songe. Qu'il y ait une part de vertige dans cette exigence spirituelle, que ce rêve

d'un couple idéal porte la trace d'un excès un peu fou, Kleist était le premier à le savoir. Lui-même soulignait que la petite Catherine est le «pôle opposé» de l'autre grande héroïne sur laquelle il venait de travailler l'année précédente – la royale Penthésilée qui dévora la chair de son amant avant de se tuer par la seule force de sa pensée. Selon André Engel et son dramaturge, Dominique Muller, il ne peut donc pas y avoir de *happy end* à une telle histoire : derrière la sainte médiévale, l'Amazone sanglante n'est pas si loin. L'autre monde de l'amour tel que le conçoit Kleist est trop proche d'une outre-tombe pour ne pas être hanté par son ombre mélancolique. Même le mariage avec la bénédiction de l'Empereur ne constitue, au fond, qu'une sorte de garrot narratif : si tout, socialement, rentre à peu près dans l'ordre, qu'importe cet ordre au couple des amants ? Dans le texte original de Kleist, l'ultime réplique de la pièce – «*Empoisonneuse !*» – est lancée par Strahl à Cunégonde, tandis qu'il s'éloigne vers l'église en portant dans ses bras Catherine évanouie. Dans la version que propose Engel, le «oui» de l'union devant Dieu reste voilé dans le silence de la bien-aimée, enfoui sous les célèbres «litanies de la mort» que Kleist échangea avec Henriette Vogel peu de jours avant leur double suicide. Entre l'eau de la source et le feu de l'éclair, le dernier mot nous échappe à tout jamais. Et la plaie de l'amour, qui n'est pas de ce monde, reste à jamais ouverte.

Daniel Loayza



24 janv. > 29 mars 2008

L'École des femmes

création

de MOLIÈRE

mise en scène JEAN-PIERRE VINCENT

En 1990, Daniel Auteuil traversait *Les Fourberies de Scapin* avec Jean-Pierre Vincent. Ils se retrouvent aujourd'hui pour aborder un Molière fondateur, où le metteur en scène déchiffre «quelque chose de radieux, une aurore de théâtre et d'humanité». Auteuil tient ici le rôle d'Arnolphe, «un homme», tel que le raconte Vincent, «obsédé par la tromperie féminine. Il s'est emparé d'une petite fille pour en faire un jour sa «femme idéale». Il l'a enfermée chez lui, à l'écart du monde, la laissant dans l'ignorance. Elle a grandi ainsi, dans ce qu'il appelle la sottise. Mais un jour, la jeune fille tombe amoureuse d'un jeune passant...»



Générique

avec Daniel Auteuil, Jean-Jacques Blanc, Bernard Bloch, Michèle Goddet, Pierre Gondard, Charlie Nelson, Lyn Thibault, Stéphane Varupenne

L'École des femmes

24 janv. > 29 mars 2008 • Théâtre de l'Odéon / 6^e

Tarifs : 30€ - 22€ - 12€ - 7,50€
(séries 1, 2, 3, 4)

Ouverture de la location

le jeudi 3 janvier 2008
(représentations du 24 janvier au 29 février)

le jeudi 31 janvier 2008
(représentations du 1^{er} au 29 mars)

du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h,
relâche le lundi

AIR FRANCE Le Monde inter

8 > 22 mars 2008

Pinocchio

création
spectacle pour enfant

d'après CARLO COLLODI

texte et mise en scène JOËL POMMERAT



Librement réinventé, ce *Pinocchio* où l'imagination enfantine se mesure à la dureté des «grandes personnes» partira «de la question de la paternité et de la pauvreté». Peut-on s'acquitter d'une dette de vie ? Comment devient-on grand tout en restant libre ? Joël Pommerat ne sait pas si les enfants se formulent de telles questions. Mais depuis qu'il a créé pour eux un *Petit Chaperon rouge*, il aime les histoires où elles se posent et sait qu'elles peuvent les captiver.

Générique

avec Pierre-Yves Chapalain, Jean-Pierre Costanzello, Philippe Lehembre, Florence Perrin, Maya Vignando

Pinocchio

8 > 22 mars 2008 • Ateliers Berthier / 17^e

Tarifs : 5€ (groupe scolaire)
9€ (enfant -15 ans) 18€ (accompagnateur adulte)

Ouverture de la location

le jeudi 7 février 2008

les samedis à 15h et 20h, mercredis et dimanches à 15h, mardis à 14h30 et 20h, jeudis à 10h et 14h30, vendredis à 14h30

arte Le Monde

© Agnès B. - Agence Agnès B. - après 1



agnès b.